

## *Ombre furtive*

J'aime marcher sous la pluie avec des chiens inconnus, sans parler, sans tenir une conversation, ni expliquer ce que tu fais où tu vas et pourquoi. Le regard suffit. Les gouttes glissent sur mon visage et recouvrent mes larmes. Grâce à elles, je peux pleurer sans avoir honte. Je marche, je repère les caves des immeubles, les colonnes de chauffage pour échapper au froid, les garages à vélo, les appartements vides, les caravanes, les casses de voitures, les entrepôts.

Chaque matin, posté au même endroit, je surveille le spectacle qui donnera un sens à ma nouvelle journée, ma longue traversée. J'attends celle qui ressemble à ma pluie d'été. Incrusté comme une ombre à l'angle du trottoir, je te vois apparaître au bout de la rue pour aller au lycée. Ton visage se dessine comme un lever de soleil. Je t'aperçois et mon corps se met danser, une danse du silence que moi seul je danse, une danse secrète pour oublier les griffes de la solitude.

Ce matin encore, tu es entourée de tes amis, des garçons et des filles, vous êtes ensemble nombreux, on peut entendre des rires, vous avez l'air heureux, je vous trouve beaux. Moi vissé au même endroit, silencieux, comme un oiseau après une nuit d'orage. Je vous écoute comme je pourrais écouter un orchestre de musique et chaque note me donne envie de jouer avec vous.

J'aimerais rentrer dans les pages ton livre, je me cacherais derrière les mots discrètement comme un points virgule, ou une petite parenthèse sucrée et je serais le petit souffle invisible au creux de ton oreille pour accompagner tes nuits d'insomnies.

Par magie ton regard croise ma présence, un arrêt sur image. Pendant un instant tu me regardes fixement, lentement tu te rapproches de moi, je revois encore tes pas se dessiner vers ma direction, tu me souris. Tu poses tes yeux sur moi, moi le trou d'air, celui qui respire si peu, si mal, celui qui se cache derrière ses absences. Tu me demandes mon prénom, je reste silencieux. Tu veux me prendre les mains, je regarde tes yeux. Tu veux te rapprocher de moi, je finis par disparaître ...

Mais un jour je viendrai vers toi et je te dirai tout.

Je viendrai te parler, te raconter le garçon que je porte en moi, celui qui chante avec les chiens et dort avec les rats, celui qui regarde dans les poubelles avant de rentrer chez lui. Je te raconterai aussi le manège que j'ai construit dans ma tête et tous les films cachés au fond de moi. Dans ces films tu es mon héroïne, celle qui me donne envie d'aimer le monde quand je suis perdu dans les pièges de la nuit.

Je viens d'un pays où la guerre s'est invitée comme s'invite une maladie dans un corps. Elle s'est abattue sur nous, une gifle tout droit venue du ciel, une claque inventée par des dieux en chemise blanche, je viens d'une terre où les hommes et les femmes sont devenus aveugles à force de pleurer, un monde où le soleil n'en finit plus de se coucher.

Ma survie, je la dois à ma mère, elle m'a porté comme la chienne porte son petit dans sa gueule.

Elle a fui laissant derrière elle toute sa famille, ses parents, ses frères, ses sœurs, oncles, tantes, tout ce qu'elle possédait, elle a laissé derrière elle son rire de jeunesse, ses arbres et toutes les fleurs de son village. J'avais trois ans et ma peau se souvient encore de l'odeur du feu, du bruit des bombes et des moteurs de bateaux.

Aujourd'hui, j'habite une île perdue qui ressemble à un marécage. Chez moi tout se fait à la nage, de l'eau jusqu'au cou, un endroit où il faut apprendre à naviguer très tôt pour ne pas perdre pied. Le sport favori c'est la rame, ici tout le monde apprend à ramer !

Pas de bus ni moyens de transport pour arriver dans notre camp. De la boue, des machines à laver cassées, des pneus de voiture et une forêt d'immeubles autour de nous. À force de traîner autour, je connais toutes les couleurs, tous les petits carreaux de carrelage, bleus, gris, orange, la forme des marches, la rambarde en plastique noire, les néons qui clignotent, le cri des câbles des ascenseurs fatigués, l'odeur des allées et des fenêtres éclairées toute la nuit.

Ma mère me dit qu'un jour on aura notre chez nous, on arrêtera de se demander où dormir. On pourra même inviter des amis à la maison, écouter de la musique, regarder les matchs de foot à la télé, commander des pizzas et s'enfermer dans la salle de bains pour rêver dans l'eau chaude. En attendant, elle me conseille d'éviter la lumière du jour.

Avec la chasse aux sans-papiers tu risques de disparaître, volatilisé ... qui n'a pas de naissance, n'a pas de mort, un coup de couteau, une matraque de police sur la tête, une barre de fer dans les dents, une balle de revolver dans le ventre, ou un genou sur la nuque ... La justice est une fable, sa lumière ignore le monde des ombres.

Aujourd'hui j'ai 17 ans. Est-ce que les ombres fêtent leur anniversaire ?

Mon prénom ? quelle importance ! Appelle-moi comme tu veux, je m'adapte. À force d'éviter les coups, les morsures du froid, de la faim, de la peur, ne pas savoir

où tu vas dormir le soir, tu finis par ressembler aux oiseaux, aux loups, à toutes ces bêtes sauvages qui se cachent dans le cœur des forêts.

Moi non plus je ne connais pas ton prénom, je ne connais pas ton histoire, je ne connais rien de toi. Je préfère tout imaginer.

La vie est un jeu de hasard et je suis tombé de l'autre côté du miroir.

Je frappe ma tête contre des vitres invisibles. Tous les jours je frappe de plus en plus fort, briser le miroir pour être comme toi, comme les autres. J'ai tout essayé pour rentrer dans les carreaux des pages lumineuses. Parfois j'aimerais tout gommer, tout rectifier, tout nettoyer, laver mon sang, ma peau, ma langue maternelle, gommer mes cris, mes contes et légendes, gommer mon regard et ressembler à la feuille blanche lisse, sans odeur où viendra s'écrire ton monde, sentir l'encre se déposer au fond de mes os. Un jour on me dira : « Toi t'es génial parce que t'es normal ! » Et ma mère sera fier de moi. Elle l'ombre sans date de naissance, au fond de son désert, sans adresse, ni de numéro de rue, elle qui a passé son enfance à danser avec les chacals, à lire à travers les feuilles à deviner la course des nuages et chanter toutes les nuits pour séduire les pluies d'été.

Arrivés de nulle part, sans histoire, sans passé, elle aura enfin accompli son devoir, me faire entrer dans la case, elle aura fabriqué un garçon normal, qui ne finira pas en prisons, un garçon, qui parle bien, qui ne ramène pas la police à la maison et un jour ce garçon aura une voiture, une très grosse, une Mercedes. Elle aura réussi sa traversée. Faire de moi un homme moderne en Mercedes. Solide avec des dents blanches et droites. Un homme fort, un homme qui n'a pas le temps de chanter avec les abeilles, qui n'a pas le temps de parler pas aux animaux, et qui se fou de savoir si la pluie va tomber ou non, parce qu'il n'a plus besoin de la pluie, un homme au-dessus du ciel.

La mère des nuages m'a craché sur terre.

Né dans le ciel comme les autres, je n'ai pas le choix, je dois tomber comme un flocon de neige, trouver ma place pour ne pas disparaître. Prier très fort pour tomber dans une prairie avec toi, glacés tous les deux, tranquillement installés.

Ensemble, avec tous ceux qu'on aime, on formerait une couche épaisse, solide, une couche de glace qui ferait peur à tout le monde. On ressemblerait à ces immenses glaciers, le soleil lui-même, oserait à peine nous caresser.... Je ne veux pas tomber dans les bouches d'égout, sous les roues d'une voiture, noirci par les fumées des pots d'échappement, finir dans la boue liquide, oublié, écrasé sur le trottoir.

Je veux juste tomber dans tes bras.

ND

